

« Cherchez, maintenant ! »

Poétiques du masque dans la presse cancanière fin de siècle

BLANDINE LEFÈVRE

CRP19 – Université Paris 3-Sorbonne nouvelle
blandine.lefevre@sorbonne-nouvelle.fr



n 1900, dans le journal le *Fin de siècle*, une chronique propose une série de conseils humoristiques destinés à une aspirante grande horizontale, sur les traces des « fameuses grandes professionnelles qui s'appellent Otero, Liane de Pougy, Émilienne d'Alençon, Clémence de Pibrac ». Après une série de manœuvres lui permettant de développer sa « réclame » (« tu accorderas [...] quelques privautés sur ta chaise longue aux jeunes reporters », « tu paieras des directeurs de théâtre »...), la demi-mondaine¹ parvient à ses fins :

Quand tu passeras dans les rues, quand tu feras ton persil au Bois, quand tu te pavaneras dans une loge d'avant-scène au théâtre, tout le monde se dira :

– Voilà Coco ! la belle Coco ! une femme chic ! Est-elle épatante ! (*Fin de siècle*, 18 mars 1900)

Deux idées propres au système du vedettariat médiatique à la fin du XIX^e siècle apparaissent ici. D'une part, la dimension médiatique et prostitutionnelle de ce système : la vedette doit se vendre, dans tous les sens du terme, pour organiser sa réclame et se faire connaître. D'autre part, la carrière de celle qui souhaite « intégrer le bataillon de Cythère » se mesure à l'aune de celle de quelques grands noms. On comprend alors l'importance d'être mentionnée dans la rubrique des échos² : être citée, c'est exister, paraître sur le journal, scène de la demi-mondanité qui

Pour citer cet article

Référence électronique

Blandine Lefèvre, « « Cherchez, maintenant ! » Poétiques du masque dans la presse cancanière fin de siècle », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 14, n°2 - 2025, 15 décembre - december 15 - 15 de dezembro - 15 de diciembre.
URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v14.n2.2025.674>



prolonge les scènes physiques que sont le Bois ou le théâtre. Pourtant, « Coco » se hisse-t-elle vraiment à la hauteur d'« Émilienne d'Alençon » ? Certes, les grandes horizontales pratiquent aussi le pseudonymat (Hardy, 2021), – « Liane de Pougy » est née Anne-Marie Chassaing –, mais « Coco », par la brièveté de son nom redondant et enfantin – et par là, insignifiant –, rejoint surtout le bataillon des belles petites à la lisière de l'anonymat qui peuple les échos du demi-monde dans la presse cancanière fin de siècle. C'est notamment de ces femmes, dont la réussite médiocre et sans longévité donne par contraste tout leur éclat à celle des vedettes telles Liane de Pougy, que cet article entend parler.

En effet, là où des rubriques écotières du *Figaro* telles que « Silhouettes mondaines » en 1904 proposent les portraits hagiographiques de personnalités du grand monde³, offrant au public, par le texte comme par l'image, des galeries d'illustres contemporains (Wrona, 2007), un certain secteur de presse davantage tourné vers les demi-mondanités et les divertissements boulevardiers offre des portraits et des récits caractérisés par le masque et l'absence – ou plutôt la mise en scène de l'absence. Cette pratique n'est pas neuve : déjà présente sous le Second Empire au cœur des publications mondaines (*La Vie parisienne*), ou dans des revues satiriques (*Le Tintamarre*), elle prend plus d'ampleur encore dans les vingt dernières années du siècle, à la faveur d'un certain esprit fin de siècle misogyne et grivois et des nouvelles libertés accordées à la presse en 1881 : le *Gil Blas* (1879-1914), *Paris-Croquis* (1888-1889), *Le Courrier français* (1884-1909) ou encore le *Fin de siècle* (1890-1909) sont regroupés par Marc Angenot, dans sa « Typologie de la presse périodique », parmi « la presse boulevardière » : c'est une « presse de coulissiers, de parvenus, de “petits crevés” et de vieux marcheurs où l'apologie de la *noce* l'emporte sur le catéchisme des raffinements » (Angenot, 1989, chap. 26). Au-delà de cette mauvaise réputation, il s'agira de voir de quelle manière les « microformes » (Thérenty et Pinson, 2008) propres à cette presse boulevardière fin-de-siècle, loin de promouvoir des vedettes, comme on s'y attendrait dans ces publications, ancêtres des journaux dits *people*, mettent en scène l'absence, élaborant une poétique du masque, à des fins notamment publicitaires. Ces figures masquées révèlent alors les tensions entre réalité et fiction dans les représentations médiatiques du demi-monde.

Le discours paradoxal des échos demi-mondain, entre révélation et dissimulation

C'est principalement dans la colonne des « Échos » que se trouvent les microformes qui nous intéressent : en première page, cette rubrique quotidienne est

composée généralement d'une dizaine de petits paragraphes. Chacun d'eux rend compte d'un événement – mariage, notamment – ou relate une réjouissance de la veille – soirée, courses, promenade aux Bois –, par le biais de la liste des invités et de leurs qualités.

Si la rubrique est commune aux journaux boulevardiers et aux quotidiens élégants, deux choses les différencient : d'une part le personnel est distingué au *Gaulois* (Martin-Fugier, 1993 et Makarova, 2011), bien plus dévergondé au sein de notre corpus, même si, nous le verrons, la frontière entre ces deux mondes se révèle poreuse. D'autre part, le ton et la structure de l'écho ne sont pas les mêmes. Étudiant le genre de « l'anecdote » dans la presse et celui de la « rumeur », Guillaume Pinson caractérise cette dernière comme un « microrécit lacunaire » : « elle est généralement non signée et dissimule le nom d'une ou de plusieurs personnes impliquées. Elle se livre dès lors de façon énigmatique⁴ » (Pinson, 2006). En voici un exemple :

Il y a eu fête, jeudi, au Palais de Glace. Tout ce que Paris a d'élégant s'est retrouvé aux Champs-Élysées : Gentlemen, mondaines, grandes artistes, grandes amoureuses formaient la plus belle réunion qui puisse se voir à Paris.

Dans un petit coin toutefois un drame a eu lieu, silencieux, terrible.

Un de nos clubmen les plus distingués prenait du champagne avec une jolie pécheresse dont l'habileté au patin a fait toute la gloire, lorsque Mme L..., la femme du clubman flirteur, survint.

– Je constate, dit-elle seulement à son mari. Et elle s'éloigna.

[...] L. ne recourut pas au suicide, mais au lieu de rentrer au domicile conjugal, accepta l'hospitalité que lui offrit la très jolie patineuse. (*Fin de siècle*, 4 mars 1894)

Les trois victimes du ragot sont masquées, par la seule mention de l'initiale (« L... ») ou par la périphrase (« dont l'habileté... »). À chaque fois, le masque est donc aussi un indice permettant au lecteur bien informé de deviner la véritable identité du trio amoureux. Plusieurs types de masques coexistent : dans la rubrique « Échos » du *Fin de siècle* du 24 décembre 1893, les protagonistes de chaque aventure sont « une presque rousse, point jolie », « la petite Anita B. », « une blonde et belle cascadeuse », la « blonde Feretti » et « une Parisienne, nouvellement débarquée à Lons ». Le voile jeté sur le nom des héros et héroïnes des petites rumeurs, qui s'appuie ici sur quelques caractéristiques physiques plus ou moins valorisantes, suggère paradoxalement le dévoilement, dans tous les sens du terme : en effet, c'est la vie privée, voire intime, qui risque de se trouver livrée au lecteur dans ces cancans liés à la vie amoureuse ou aux inconduites. Plus que la révéla-

tion elle-même, ce sont donc les procédés nuancés cette révélation qui attirent l'attention : « À propos, vous souvient-il de Mlle... le nom m'échappe, qui fait vendre de temps à autre quelques centaines de mille francs de pierreries ? Oui n'est-ce pas ? Eh bien ! Elle est reparue ; elle se promenait hier sur le boulevard, au bras de son Prince » (*La Vie parisienne*, 25 novembre 1865). Le rédacteur met là en scène sa mémoire défaillante pour mieux se reposer sur celle du lecteur, en une illusion de dialogue. En cela, ces textes ressemblent souvent à de petites devinettes :

On ne s'est pas ennuyé, l'autre soir, chez la blonde Mary M..., qui habite un si coquet petit hôtel à Auteuil. Cinq de ses amies et six de ses amis étaient là. Après le dîner on a dansé et, comme il faisait très chaud, on a remplacé les vêtements par... des guirlandes de fleurs. Il y avait là... Mais chut ! soyons discrets. (*Fin de siècle*, 7 juin 1893)

Les points de suspension masquent à la fois la véritable identité des participants de la fête, tout comme ils matérialisent le non-dit sur la partie la plus décolletée de la soirée. L'épanouissement finale offre un regain de confidentialité et excite la curiosité du lecteur. Ailleurs, ce dernier est plus explicitement encore chargé de mener l'enquête pour combler les trous du discours – la formule « cherchez maintenant ! » apparaît de manière très régulière :

On demande le nom du gentilhomme qui a été rossé avant-hier soir chez une demi mondaine fort connue dans le monde qui s'amuse par sa beauté et sa bêtise. [...] Ce valet répond au nom de François et porte un superbe diamant au doigt. Cherchez, maintenant ! (*Gil Blas*, 20 octobre 1880)

Cependant, ces jeux de masques voisinent avec des pratiques textuelles plus classiques, dévoilant la double fonction de l'écho : d'une part, réclame explicite contribuant à bâtir des figures de vedettes, dont le nom est mis en avant, d'autre part, fenêtre divertissante sur ce prolétariat du demi-monde, foule anonyme de drôlesses non encore parvenues. Dans la rubrique des échos du *Fin de siècle* publié le 18 mars 1900, deux textes se suivent, mettant en scène ces deux régimes :

Une de nos plus jolies amuseuses, la mignonne Blanche D..., qui s'avère une des plus furieuses gourmandes qui existe au monde [...] adore le lait de femme. Vous entendez bien : le lait de femme. Elle n'en veut pas boire d'autre. Chaque matin, deux nourrices se présentent à son chevet, une superbe Flamande et une grasse négresse⁵. Et la mignonne tette à tour de rôle la blanche et la noire : c'est ce qu'elle appelle prendre son café au lait.

Grand dîner cosmopolite, avant-hier-soir chez Laure de Marnay retour de Monte-Carlo [...]. (*Fin de siècle*, 18 mars 1900)

La petite « Blanche D... » n'est que le support d'une histoire douteuse légèrement égrillarde pour le lectorat masculin de ce quotidien, tandis que Laure de Mornay est célébrée « pour sa beauté et sa grâce parfaite ». Ses invités constituent d'ailleurs « le dessus du panier de Cythère ». Deux catégories de personnages coexistent dans les échos : le contraste entre les noms offerts et les noms dissimulés entretient l'intérêt du lecteur pour cette rubrique, passant en quelques lignes de la vedette à son envers.

Toutefois, le clivage entre échos du monde et du demi-monde n'est pas toujours net, certains quotidiens s'ingéniant même à effacer ces frontières : l'anonymat feint peut alors concerner aussi de respectables mondaines. De fait, le genre du petit écho s'épanouit dans des revues du Second Empire telle *La Vie parisienne*, promouvant une figure de Parisienne « cosmopolite mondaine et demie-mondaine distinguée et libertine » (Sadoun-Édouard, 2018, p. 296). Le *Gil Blas* mettra en scène avec plus de malice encore ce décloisonnement. Il relate par exemple en 1880 une promenade d'hiver où les noms de « nos élégantes » (marquise, vicomtesse, duchesse, baronne) sont énumérés avant une seconde liste « du côté des tendresses » : les deux mondes sont inclus dans le même écho, simplement distincts en deux paragraphes, et toutes les Parisiennes finissent réunies dans une même périphrase : « nos belles frileuses » (*Gil Blas*, 2 novembre 1880). C'est donc, dès les années 1850, un monde mélangé, dont rendent compte les journaux élégants, ce qui perturbe la définition de la Parisienne, comme l'a noté Emmanuelle Retaillaud : « Cette société plus mêlée donne à la Parisienne une identité plus confuse, souvent plus scabreuse : les frontières entre monde, spectacle et demi-monde se brouillent. » (Retaillaud, 2020, p. 123) Dans l'écho du *Gil Blas*, toutes sont nommées, certes en deux listes distinctes : « Du côté des Tendresses, il y a également exhibition de martres zibelines et de renard bleus. Très remarquées : Marguerite Lachaud avec son *stepper* qui se prend les pieds dans son mors, Mlle Charvet avec ses deux superbes orloffs, Blanche Bertin [...] » (*Gil Blas*, 2 novembre 1880). Le masque ne doit donc pas être confondu avec une entreprise de bienséance : il ne dépend pas du respect dû à la personnalité évoquée. Bien plutôt, il participe d'une poétique propre à ce genre de rubrique, particulièrement visible dans les jeux de liste, qui mettent en scène le contraste entre dit et non-dit. D'ailleurs, l'illusion du masque est parfois l'occasion d'un trait humoristique : « On a beaucoup remarqué encore à Chantilly qu'Émilienne d'A... (soyons discrets) était arrivée très tard au pesage. » (*Fin de siècle*, 31 mai 1896)

La manière qu'a le journal boulevardier fin de siècle d'apposer un masque sur les frasques de la toute petite horizontale comme de la grande baronne contribue à confondre ces figures au sein d'une dé-hiérarchisation sociale, voire d'une inversion des normes. Par dérision, le pseudonyme attribué à une cocotte comportera ainsi fréquemment de faux titres, ou organisera un grand mélange onomastique : « Quelqu'un qui voudrait ne pas avoir soupé hier chez Nini, *la grosse dinde*, c'est certainement le grand comte de X..., dit le Renforcé. » (*Gil Blas*, 11 août 1880) Ici, au-delà de la révélation scandaleuse des fréquentations d'un comte, sans doute reconnaissable des contemporains, la structure de la phrase établit une équivalence entre les deux personnages, car l'adjectif « grand » répond à « grosse », et ce qui pourrait être un reliquat de titre de noblesse est ainsi tourné en dérision. De même, chacun reçoit un surnom et si celui attribué au comte est dans un premier temps assez clément, la suite de l'écho en invente un autre : « Ce n'est plus le Renforcé qu'il faut appeler le comte de X... dit Hortense L..., c'est Poire Tapée. » L'usage des masques confine alors à une entreprise carnavalesque, selon tous les sens du terme.

La métaphore du masque appliquée à ce petit genre des échos donne en outre à voir sa proximité avec des pratiques festives saisonnières comme le bal masqué. Dans ce compte-rendu du *Fin de siècle* consacré à une redoute de 1894, les costumes qui ne trompent personne, trouvent leur équivalent textuel dans la mise en scène par le journal de l'anonymisation – toute relative :

Beaucoup de nos belles minettes ont voulu connaître les joies délirantes et les frôlements capiteux de la multitude. [...] Ô mignonnes amies, pourquoi nous avoir obligés à tant de discrétion ? Puisque vous étiez toutes jolies, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on le dise ? Et vous, L... de M..., dans votre costume de pierrette, étiez-vous assez belle ? (*Fin de siècle*, 11 février 1894)

La même technique est utilisée au *Gil Blas* :

Toute la haute gomme assistait hier à la fête costumée donnée, rue Legendre, par une de nos plus jolies demi-mondaines qui est immatriculée dans le bataillon de Cythère sous le nom de la Toquée. Comme presque tous les invités sont mariés, nous ne donnerons aucun nom, afin d'éviter les querelles de ménage. Nous ne citerons pas même celui du baron de X..., qui avait cru devoir, pour la circonstance, revêtir un brillant costume de mousquetaire rouge. Marie C... et Julia de L... ont été d'une gaieté endiablée. (*Gil Blas*, 13 juin 1881)

Ici, le costume même devient un indice de la moralité et des pratiques de chacun⁶. C'est donc une sorte de bal masqué textuel, sur la page du journal prolon-

geant la fête, que proposent les petites rumeurs. Les listes prennent des allures de parade. Le lexique de la fête, de la gaieté, est associé à une ponctuation expressive rythmant la lecture. « On s'est amusé comme des petits fous, si j'en crois les racontars qui circulent au sujet de cette débauche » (*Gil Blas*, 5 mars 1886) : la portée de cette affirmation est décuplée par la visée elle-même divertissante du texte, qui relate une anecdote dont « un peintre de grand talent » et « une comtesse exotique fort jolie » sont les protagonistes. De fait, ce journal et ses concurrents réorganisent les représentations de la galanterie en une série d'images exclusivement caractérisées par la gaieté :

Une redoutable uniformité par le ressassement des mêmes types et des mêmes situations [...] [L]e vrai sujet n'est pas la prostitution mais une galanterie déculpabilisée, qui va de soi. Les prostituées font simplement partie du monde de la noce, libertin et joyeux plus que vénal (Dottin-Orsini et Grojnowski, 2017, p. 80).

Cette uniformité, qui gomme les aspects les moins reluisants de la prostitution, va jusqu'à l'idéalisation par la starification : au début du XX^e siècle, la rubrique « Reines de Paris » mêle des portraits de grandes courtisanes connues à celle d'obscures demi-mondaines. Or, cette rubrique est en réalité un support de placement de produits – parfums ou gants : l'exposition marchande est à la fois totale et dissimulée derrière le paravent de l'élégance. Au-delà du caractère divertissant de ce genre, il faut donc s'intéresser aux bénéfiques que les journaux entendent en tirer.

Réclame, prostitution, chantage : les usages du masque

C'est d'abord une forme de réclame interne, pour le journal lui-même que mettent en œuvre ces petits échos. Au *Gil Blas*, la rubrique versifiée « L'Album de Madame », de Raoul Toché, débute par un programme mettant en scène une courtisane au lever, lisant *Gil Blas* :

Dans les draps de fine batiste
 Vous allongez vos membres las,
 Vous sonnez et la camériste
 Vous apporte votre *Gil Blas*
 « Vite ! Ouvrez les rideaux de soie »
 Elle peut bien, chacun son tour,
 Donner le matin à la joie,
 Qui donna la nuit à l'amour. (*Gil Blas*, 6 mars 1888)

L'usage de la 2^e personne du pluriel confère au texte une dimension circulaire, car la lectrice « s'émerveille » à la lecture d'un journal dont elle est la paradoxale vedette anonyme. Il s'agit bien d'une publicité exhibant cette as-

sociation perpétuelle de la gaieté des rubriques du journal aux mœurs de la demi-mondaine. La publicité déborde parfois les colonnes du journal : en 1893 puis 1894, le *Fin de siècle* organise son propre bal masqué. Non seulement l'événement entend faire parler du journal⁷, mais permet encore à ce dernier de prolonger la soirée par une série de chroniques et d'échos retraçant les moments les plus intéressants de la redoute. Le numéro du 8 février 1894 propose ainsi une série de potins croustillants liés à des événements de la fête. Un écho est spécifiquement consacré au dé-masquage :

Diab!e Rose serait bien heureux de connaître le joli domino bleu et rose qui intrigua pendant plus de quatre heures au bal du *Fin de siècle*. Ne seriez-vous pas, chère mignonne, celle à qui le prince de K... offrit sa main et sa fortune l'année dernière, et que vous crûtes devoir refuser parce que le prince était étranger ? Ne seriez-vous pas encore la rose et blonde baronne qui connut les douceurs de l'enlèvement l'automne dernier [...] ? (*Fin de siècle*, 8 février 1894)

Le texte répond à deux enjeux, le premier, soulever le domino, étant accessoire – les dominos, dans le journal comme dans la salle de bal, s'avérant finalement assez transparents. Le second enjeu, dévoiler les secrets de la vie intime d'une baronne, est la vraie raison d'être de l'écho, qui prouve à quel point le journal est informé.

Au *Gil Blas*, et sans doute aussi au *Fin de siècle*, ces textes s'inscrivent en outre dans un système complexe, une entreprise de chantage dont la rubrique des petites rumeurs est le centre. Dans *Les Coulisses de la presse : mœurs et chantage du journalisme*, André Lajeune Vilar consacre un chapitre entier à ses pratiques, en étayant ses accusations par une analyse fine de quelques échos mondains. Le système est le suivant :

Les femmes du monde ont leur place dans cette rubrique. Malheur à elles, si une bonne congédiée ou mécontente vient dans l'antichambre de ce journal raconter les aventures de sa maîtresse. Le lendemain, un venimeux entrefilet dans lequel personne n'est nommé, mais plein de réticences, promet de bientôt raconter toute l'histoire. Quelques jours après, on la rapporte dans tous ses détails, quoique sans citer les noms. Dans le monde que fréquentent les personnages visés, il n'est personne qui ne puisse les reconnaître. D'ailleurs, de crainte que la chose ne passe inaperçue, une main inconnue a eu soin d'envoyer sous bande le *Gil Blas* à tous ceux qui peuvent deviner et qui fréquentent les acteurs de l'aventure. Beaucoup de ceux-ci savent, dès le premier article, comment il faut s'y prendre pour empêcher la lecture du second. (Lajeune-Vilar, 1895, p. 261)

Le *Gil Blas* est doublement payé : par la personne qui a intérêt au scandale et fait publier l'écho, puis par la victime, qui paye pour éviter une seconde publication plus dévastatrice. L'enjeu est financier, mais aussi, très certainement, fonctionne par des avantages en nature. Ce système une fois dévoilé se laisse lire très facilement dans les pages du journal, à l'image de cet écho, qui désigne sans nommer :

Une de mes lectrices qui m'envoie son plus tendre baiser me donne sur la comtesse de P... des détails bien amusants. Il paraît que cette jeune femme, qui est coiffée tous les jours par Théophile [...] est amoureuse, mais amoureuse folle, d'un financier du nom de D... (*Gil Blas*, 27 mai 1883)

Suit une peinture précise, bien informée, des rendez-vous galants, avant cette mise en garde : « Prenez garde, comtesse, il ne faut pas jouer avec le feu ! » Et voici l'exemple d'un démenti, qui paraît sans doute après un acquittement au *Gil Blas* des sommes demandées : « Nous annoncions, dans un article publié hier : *hyménée*, le mariage d'une de nos plus grandes mondaines avec un cocher du baron S. Renseignements pris : nous étions dans l'erreur. » (*Gil Blas*, 6 juillet 1880) Le système du vedettariat dans les petites rumeurs n'est alors que le paravent masquant des pratiques prostitutionnelles, parfois au sens propre du terme.

Le *Gil Blas* propose d'ailleurs aussi, à la fin des années 1880, une rubrique intitulée « Nos horizontales en quatrains » et qui semble à première vue se placer du côté de la logique de promotion par elles-mêmes de quelques prostituées de luxe – les « grandes horizontales » –, qui ont sans doute payé leur place en ces pages :

Béatrice de Castillon
Bibelot animé qui tiens ta face à main
Dans un geste qui nargue et pourtant émerveille,
Va, dors tranquillement, au bord de ton chemin
La Providence veille !
Henriette de Barras
Boulotte, avec des yeux d'amante inassouvie,
Eut pour papa – du moins la légende le dit,
Un cantonnier du Bois. Mince, entra dans la vie
Avec tout un hôtel que seul meublait un lit. (*Gil Blas*, 4 juillet 1890)

Ce qui guide le processus de rédaction n'est plus tant la mise en valeur de l'anonymat que la mise en œuvre d'une rhétorique laissant comprendre les enjeux de ces textes tout en les masquant. Véritables petites annonces détaillant au client potentiel les pratiques et habitudes de chacune, elles manient le sous-entendu accessible seulement aux membres de ces

petites sociabilités – un certain mystère accompagne alors la muflerie qui organise ces textes, stimulant là aussi l'imagination du lecteur non initié. La page du journal devenue vitrine de bordel rejoue alors des enjeux propres à la représentation médiatique de la prostitution, dégagés notamment par Éléonore Reverzy, évoquant « la frontière qu'inscrit et déplace à la fois la prostituée entre sa publicité et le désir d'intimité qu'elle éveille, entre son exposition aux yeux de tous et la retraite à laquelle elle convie » (Reverzy, 2016, p. 137). La poétique du masque à demi levé, ou « poétique de l'effeuillage » (*ibid.*, p. 138) à l'œuvre dans les échos aguiche et émoustille le lecteur.

Cependant, ce système est plus complexe qu'il n'y paraît : alors que les premiers noms proposés dans cette rubrique étaient bien ceux de grandes demi-mondaines, dans un second temps, ces noms ne semblent plus renvoyer à aucune femme connue. Si l'on peut imaginer que la rubrique monnayée était une tentative inaboutie de lancement, il faut aussi supposer que les noms sont devenus de simples façades destinées à entretenir l'image scabreuse du journal. « Bob de Colligny » et « Palmyre Blainville », citées le 3 août 1890, n'existent pas : preuve en est, un rédacteur réinvestit la jolie invention sonore que constituent ces noms, en republiant dans le *Fin de Siècle* les mêmes portraits, toujours associés l'un à l'autre, cinq ans plus tard, le 11 août 1895. Il s'agit alors d'interroger la dimension fictionnelle de ces récits masqués : la citation de certains noms ressemble par endroit à une cheville narrative : « À la fête que donnait hier le petit Bob, on m'a conté une histoire » (*Gil Blas*, 23 février 1888).

Échos et fictions

Cet écho paraît au *Gil Blas* le 13 août 1880 :

Un bruit, léger encore comme la brise marine qui nous l'apporte, court depuis quelques jours dans les villas d'une station balnéaire fort à la mode depuis une quinzaine d'années. On prétend que la comtesse de V., qui explique si bien, avec sa fine tête de Diane de Poitiers, le *mulieribus equitantibus* de Juvénal, s'est brouillée avec la comtesse de G., la splendide Erigone de cet hiver au bal travesti de la princesse de S., parce que dans une excursion de plaisance, ou plutôt dans un *cruising*, la baronne de G., ayant peur de faire naufrage, s'est laissée sauver par l'aide de camp du général D.

C'est une chose bien invraisemblable et à laquelle il ne faut pas plus ajouter foi qu'aux déclarations du comte de M., qui a fait vœu d'aimer désormais les femmes et de la marquise de C., qui a promis de rester fidèle à son mari. De C. n'y croit guère, et moi, je n'y crois pas du tout.

Protagonistes masqués, potin, menace diffuse : le petit texte a tout de l'instrument de chantage, en vertu du système que nous avons évoqué. Pourtant, neuf ans plus tard, le 9 septembre 1889, il reparait, presque sans aucune modification⁸. L'histoire est si complexe qu'elle n'a pu se dérouler deux fois : il est même possible qu'elle n'ait jamais eu lieu. On relit alors différemment l'accumulation d'initiales, car elles ne masquent rien. Simples signes sans référent, elles n'ont pas d'autre fonction que de susciter la curiosité pour une histoire inventée de toutes pièces, conférant au récit toute sa dimension paradoxale de révélation avortée.

La dé-référentialisation de ces petits récits s'observe aussi dans la proximité, sur la page du journal, entre la rubrique des échos et celle des nouvelles à la main⁹ : la seconde suit directement la première dans la plupart des quotidiens des années 1880, ce qui peut s'expliquer par l'origine du genre de la nouvelle à la main – un bon mot de journaliste célébrant, sous le Second Empire, l'esprit du Boulevard. À force de circuler, ces histoires perdent leur locuteur – leur désincarnation favorisant encore davantage leur circulation. Voici un dialogue paru au *Tintamarre* en 1858 qui feint de mettre en scène une véritable cocotte :

Mademoiselle Réséda L., à la suite d'une scène avec son protecteur et banquier, se plaignait, en versant des larmes, de la façon cavalière dont on la traitait.

— Ah ! disait-elle, jamais vous ne saurez ce que je vaux.

— C'est possible, répondit le banquier, mais c'est déjà bien assez, je trouve, de savoir ce que vous coûte. (*Le Tintamarre*, 28 février 1858)

Or, il n'y a aucune trace d'une telle Mlle Réséda dans la presse de l'époque... La mention de la jolie plante odorante en fait surtout un nom résumant le caractère de toutes les femmes entretenues. Ces rubriques trouvent donc leur sel dans cette tension entre illusion de la référence et plaisir de l'invention, ainsi que le note Guillaume Pinson : « Le microrécit a un statut ambigu, entre référence et invention, qui permet à tous les jeux de l'imaginaire de se déployer. » (Pinson, 2015)

Le chemin inverse est possible également : au *Gil Blas*, en raison de la vocation de certaines rubriques à véhiculer des ragots au service du chantage, les microformes drôles deviennent le lieu, où sous couvert d'une typification, des péripéties d'actualité demi-mondaine sont racontées. La rubrique des « Racontars du foyer » mobilise les mêmes ressorts comiques que celle des « nouvelles à la main », mais en les inscrivant plus spécifiquement dans l'univers des théâtres : des actrices et des directeurs de théâtre sont explicitement cités par leur nom. Il s'agit d'entretenir la fiction selon

laquelle les bons mots sont fournis directement par les protagonistes de ces espaces :

[C]'est grâce à vous, Madame ou Mademoiselle, que nous sommes informés, d'un bout à l'autre de l'an, de ces mille racontars qui courent les foyers et que nous consignons ici, au jour le jour, pour la plus grande joie des historiens futurs qui voudront sonder les troisièmes dessous de notre théâtre contemporain. (*Gil Blas*, 2 janvier 1883)

Mais le plus souvent, c'est sous la forme d'initiales que sont nommés les auteurs de bons mots – on en revient à la typification :

Un gros négociant s'intéresse à la petite Z., des Bouffes. Il a juré de lui trouver un mari, à cette aimable enfant. Tâche ardue !

– J'ai votre affaire, lui dit-il hier. Je vous présenterai le jeune homme fin courant.

– Diable ! s'écrie la petite Z., ce n'est plus un fiancé, alors, c'est un billet à ordre. (*Gil Blas*, 16 septembre 1884)

Le cadre du théâtre n'est ici plus qu'un prétexte à insérer le bon mot, sur lequel la charge comique repose plus que sur la reconnaissance d'une personnalité du Boulevard.

Cette même dialectique du type et de la référence derrière le masque nourrit l'invention fictionnelle. La Croix-Ramillies ou Sonadieu, *alter ego* masculins de la vedette masquée dans les échos scandaleux, sont les pseudonymes de personnalités tapageuses du Boulevard, identifiables des contemporains. Omniprésents dans la colonne des échos du *Gil Blas*, ils trouvent aussi leur place dans d'autres rubriques, toutes fictionnelles : contes, feuilletons. Ils deviennent ainsi des personnages, sous la plume de journalistes conteurs à l'œuvre jugée grivoise et frivole, tels que René Maizeroy ou Gaston Vassy :

Jeanne Gouray était devenue Jane de l'Orne ; le *Diable Boiteux* la citait parmi les tendresses et les moussesuses, qui, en compagnie de Sonadieu, de la Croix-Ramillies et de tout le Royal-Meilhac, font l'ornement des Acacias, du Cirque-d'Été ou du Jardin de Paris. (*Gil Blas*, 22 mai 1890)

Les petites vedettes se sont alors changées en types : tout comme la mention des lieux et le nom des grandes horizontales, elles contribuent à l'élaboration d'un décor sociologique – la demi-mondanité parisienne. Leurs noms sont en réalité des signes, des symboles, charriant dans leur sillage un ensemble de représentations aptes à bâtir aisément le décor de romans de mœurs contemporains dont Paris est le cadre (Pinson, 2008).

Un autre genre qui s'épanouit lui aussi dans les colonnes du journal tout en trouvant des débouchés éditoriaux permet de prolonger le jeu de (non-)référentialité : il s'agit de petits portraits à clé, signés eux-aussi de René Maizeroy. Textes satiriques et cruels, ces « Portraits d'aujourd'hui », fortement inspirés des *Caractères* de La Bruyère, sont republiés chez Havard en 1887, sous le titre *Masques*¹⁰. Dans les deux cas, le titre appelle une lecture à clé, incite à soulever le masque. D'ailleurs, la réclame accompagnant la sortie de cet ouvrage s'appuie particulièrement sur ces métaphores carnavalesques, devenues promesses de révélations croustillantes :

M. Maizeroy est un des masques les plus tapageurs du grand carnaval littéraire et artistique. Le panache au vent, il se plaît au cliquetis de ses paillettes de cuivre, d'argent et d'or. Railleur passionné, sceptique follement épris de son style, il promène à travers la mascarade du monde ses longues phrases bariolées et maquillées avec un art merveilleux. Et malheur aux passants ! Son audace ne recule devant rien. Il enlève les faux-nez, soulève les loupes, lève les jupes. C'est un grand impertinent qui force la porte des cabinets particuliers et met sa tête dans les rideaux entrouverts des alcôves. [...] *Les Masques* sont une galerie de portraits d'acteurs et d'actrices, d'artistes et de mondaines, de courtisanes et d'hommes de lettres. Monologuin Cadet et l'Éternel Cottonna – lisez Delaunay – y retrouvent leurs camarades de coulisse Jeannine Gillourd, – lisez Samary. Don Juan Porcey, – c'est-à-dire Sarcey – heurte la Marco et la vieille Suzette. Et autour du vieux Tessonnier (de l'institut) dansent les trois divettes Jeanne Cimier, Théa et Anna Miousic. [...] Les pseudonymes sont des synonymes. Il joue franc jeu, toutes cartes sur table, et toutes transparentes. (*Les Chroniques*, 1^{er} avril 1887)

Si cette critique dévoile certaines clés du recueil, ces petits portraits satiriques au présent jouent en outre des frontières entre l'univers mondain et l'univers fictionnel qui reflète la mondanité. Ainsi, un des portraits présente le titre transparent de « Prince qu'on sort » (Prince consort), cite explicitement Arthur Meyer (directeur du *Gaulois*) et Demidoff, mais donne aussi à ce prince le nom de « De Sombreuse » (*Gil Blas*, 21 septembre 1886). Personne ne répond à ce nom dans le gotha, car il s'agit d'un nom de personnage qui circule d'une fiction à l'autre, en particulier dans des romans de Dubut de Laforest et de Maizeroy. De même, aucune cocotte ne répond aux noms de Jeanne Cimier ou Anna Miousic présentes dans « Trois divettes » (*Gil Blas*, 4 novembre 1886), où le suffixe « -ette » programme lui-même le peu d'importance de ces vedettes d'un jour. Enfin, le texte intitulé « Les Belles Mesdames X... » (*Gil Blas*, 13 janvier 1887)

joue de cette tension entre le vedettariat qui distingue et l'anonymat du type – ce sont à proprement parler, des « Madames-tout-le-monde » : « Elles sont sept ou huit étiquetées ainsi comme des poupées pareilles au milieu d'une vitrine ». Si l'une d'elles semble un temps se distinguer (« une seule qui soit impossible d'oublier »), elle demeure désignée par le pronom « elle », et la chute du texte la renvoie au type qu'elle représente :

Est-ce celle-ci qui s'endimanche comme une Goton de province, qui n'a même plus la beauté du diable, le trompe-l'œil de la vingtième année et qui enrage de n'être que la femme d'un pauvre petit fonctionnaire ? Est-ce celle-là avec ses cheveux ébouriffés comme une toison de Tahitienne, son éternel chapeau qui réparait à toutes les premières et son air de souris qui cherche des miettes ? [...] Va-t-on nous les servir longtemps encore ces belles mesdames X..., et ne pourrait-on pas les remplacer comme on remplace les vieilles enseignes qui ont trop servi ? (*Ibid.*)

Le portraitiste ne prend plus la peine de soulever le masque : il ne cachait en réalité qu'un type, ou tout du moins, une vedette éphémère, dispensable et remplaçable, dont l'existence même tend donc au type. Portraits à clé ou fables mondaines ? Le genre de ces microtextes qui s'épanouissent dans leur proximité avec des échos eux-mêmes dotés de véritables références (la plupart du temps), demeure particulièrement ambivalent.

Les masques employés par les rubriques d'échos de certains journaux boulevardiers dissimulent plus d'une chose : un souci de mettre en scène un certain mélange des genres au cœur d'une société de loisirs confondant les figures du monde et du demi-monde ; des pratiques prostitutionnelles propres à ce secteur de presse ; un système de promotion du journal stimulant la curiosité du lecteur et un réservoir de situations et de figures fictionnalisables. Dans ce genre de la petite rumeur qui trouve son prolongement dans des portraits à clés, le masque demeure à demi relevé, entre révélation et secret, entre promotion de vedettes et élaboration de types, entre référence et fiction : c'est bien de ces intrigants entre-deux que la rubrique trouve son succès. Son intérêt réside enfin dans le contraste entre ses pratiques et celles des journaux mondains, outil de réclame pour des vedettes qu'ils exposent en pleine lumière – textuellement, ou bientôt visuellement, par l'introduction de portraits. L'évolution de la presse mondaine en lien avec un dénivellement encore accentué des classes (Bravard, 2013) ne voit pas le prolongement des pratiques observées dans notre corpus : c'est davantage le lecteur, ou plutôt la lectrice, qui fait office de « binôme » (Wrona, 2007), ou de contrepoint anonyme à la vedette.

Soumis : 15/05/2024
Accepté : 06/07/2025

NOTES

^{1.} Les demi-mondaines sont des femmes légères, ainsi nommées pour leur appartenance au « demi-monde », miroir déformé de la bonne société mondaine. Ces deux sphères se fréquentent et s'interpénètrent (Martin-Fugier, 1993). On parle aussi de « grandes horizontales » pour désigner ces prostituées de luxe.

^{2.} Rubrique essentielle des publications mondaines telles la *Vie parisienne* ou *Le Figaro*, elle relate les faits et gestes des membres de la haute société – mariages, fêtes, villégiatures... – Les périodiques demi-mondains la réinvestissent pour évoquer les frasques du demi-monde (Pinson, 2006).

^{3.} Ce genre du portrait médiatique ne concerne bien-sûr pas seulement les personnalités du beau monde, puisque les horizontales bâtissent une partie de leur succès dessus : voir par exemple les portraits textuels et photographiques publiés par la revue *Paris-Flirt* en 1903.

^{4.} D'autres caractéristiques distinguent ces genres en apparence si proches : « Le carnet mondain a tendance à faire de la mondanité un rite plus qu'un événement. Anachronique, apparemment clos sur lui-même et résolument affirmatif, le carnet fige l'histoire dans un cycle de l'éternel retour du même. Anecdotes et rumeurs s'ouvrent davantage à l'événement, à l'instabilité, au présent et à la fiction. » (Pinson, 2006).

^{5.} Malgré le ton satirique de l'écho, ce terme, alors d'usage courant, n'est pas ici employé à des fins offensantes pour la femme qu'il qualifie, simple figurante de l'historiette.

^{6.} Cette pratique de la liste attribuant sans doute fictivement à chacun un costume et donc un caractère, est peut-être à rapprocher des pratiques des « étrennes comiques » analysées par Philippe Hamon dans un article portant ce titre (*Romantisme*, n°198, 2022).

^{7.} Une pratique tout à fait courante depuis le Second Empire : « Les journaux commencent même à créer des événements, purement médiatiques, pour pouvoir les raconter. Les colonnes des journaux fourmillent de récits de banquets de journalistes, de bals de journalistes, de polémiques de journalistes, de mystifications de journalistes, de duels de journalistes. » (Thérenty, 2010).

^{8.} Les principales modifications concernent les qualités des protagonistes : « la comtesse de V... » devient par exemple « Madame X... ». En 1889, le *Gil Blas* est plus ouvertement tourné vers le demi-monde que vers le monde : il y a là adaptation au lectorat.

^{9.} Sur la nouvelle à la main, voir : Thérenty, 2018.

^{10.} Les recueils de Catulle Mendès « Monstres parisiens » et « Nouveaux monstres parisiens » fonctionnent selon le même principe de possible, mais non constante, lecture à clé. Voir la réédition récente de ces ouvrages (Santurenne, 2020), et notre article (Lefèvre, 2022).

BIBLIOGRAPHIE

- Angenot M. (1989). *1889. Un état du discours social*, édition électronique en ligne sur *Médias.19*, « Chapitre 26. Typologie de la presse périodique » <https://www.medias19.org/publications/1889-un-etat-du-discours-social/chapitre-26-typologie-de-la-presse-periodique>. Consulté le 15 mars 2024.
- Bravard A. (2013). *Le Grand monde parisien*. Presses universitaires de Rennes.
- Dottin-Orsini M. & Grojnowski D. (2017). *L'Imaginaire de la prostitution, de la Bohème à la Belle Époque*. Hermann.
- Hardy S. (2021) Analyse onomastique des pseudonymes de prostituées parisiennes du XVIII^e au début du XX^e siècle ». *Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica*, (16), 183–194. <https://doi.org/10.18778/1505-9065.16.17> Consulté le 15 mars 2024.
- Lajeune Vilar, A. (1895). *Les Coulisses de la presse : mœurs et chantages du journalisme*. A. Charles.
- Lefèvre B. (2022), L'intertexte érotique dans les « Monstres parisiens » de Catulle Mendès : la cruauté en partage. *Cruautés et violences dans le conte et dans le récit bref*. Actes du colloque international (octobre 2020). Shaker Verlag. 243-259.
- Makarova A. « Le carnet et les petites annonces » (2011) dans Kalifa, D., Régnier, P., Vaillant, A., et Thérénty, M.-È., (dir.) *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Nouveau Monde éditions, « Opus magnum ». 1049-1059.
- Martin-Fugier A. (1993). *La Vie élégante ou La formation du Tout-Paris : 1815-1848*. Seuil, « Points ».
- « Catulle Mendès. Œuvres ». (2020). Classiques Garnier. éd. Thierry Santurenne, tome 4.
- Pinson, G. (2006). Rumeurs et anecdotes : imaginer la mondanité dans la presse, vers 1900. *Tangence*, (80), 85–99. <https://doi.org/10.7202/013547ar>, consulté le 15 mars 2024.
- Pinson, G. (2008). *Fictions du monde, de la presse mondaine à Marcel Proust*. Les presses de l'Université de Montréal.
- Retaillaud, E. (2020). *La Parisienne. Histoire d'un mythe. Du siècle des Lumières à nos jours*. Seuil.
- Reverzy É. (2016). *Portrait de l'artiste en fille de joie : la littérature publique*. CNRS éditions.
- Sadoun-Édouard, C. (2018). *Le Roman de La Vie parisienne : presse, genre, littérature et mondanité, 1863-1914*. Honoré Champion.
- Thérénty, M.-È. et Pinson, G. (2008), Microrécits médiatiques. Les formes brèves du journal, entre médiations et fiction. *Études françaises*, vol. 44. <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2008-v44-n3-etudfr2544/>. Consulté le 15 mars 2024.
- Thérénty, M.-È., « Vies drôles et « scalps de puce ». Des microformes dans les quotidiens à la Belle Époque. *Études françaises*, vol. 44, n°3. <https://doi.org/10.7202/019532ar>. Consulté le 15 mars 2024.
- Thérénty, M.-È. (2010), Les « boutiques d'esprit » : sociabilités journalistiques et production littéraire (1830-1870), *Revue d'histoire littéraire de la France*, 3 (Vol. 110), 589-604. <https://doi.org/10.3917/rhlf.103.0589> Consulté le 15 mars 2024.
- Wrona, A. (2007). Moi-même comme une autre : sur le portrait dans les magazines féminins. *Communication et langages* 152. 69-77. En ligne : <https://doi.org/10.3406/colan.2007.4658> Consulté le 1^{er} mars 2025.

RÉSUMÉ | RESUMEN | ABSTRACT | RESUMO

« Cherchez, maintenant ! » Poétiques du masque dans la presse cancanière fin de siècle

“Procurem agora!” Poéticas da máscara na imprensa de fofocas *fin-de-siècle*

“Search now!” Poetics of the Mask in the End-of-the-Century Gossip Press

¡Ahora busquen ! Poéticas de la máscara en la prensa de chismes de fin de siglo

Fr. Cet article entend analyser un envers du système médiatique de promotion de la vedette à la fin du XIX^e siècle. Là où la presse, notamment mondaine, met en scène et en lumière des personnalités du grand monde, un certain secteur de presse davantage tourné vers les divertissements « boulevardiers » (Angenot, 1989) offre des portraits et des récits caractérisés par le masque et l’absence : dans les colonnes du *Gil Blas* ou du *Fin de Siècle*, au sein d’échos prenant la forme de « petites rumeurs » (Pinson, 2009), cohabitent les noms surcités des grandes horizontales et des initiales désignant des petites demi-mondaines non encore parvenues. Jouant de ce contraste, feignant le secret pour mieux stimuler l’imagination du lecteur, cette rubrique met en œuvre une poétique paradoxale du masque – car c’est bien de révélations cancanières qu’il s’agit, dévoilant la vie privée, voire intime de ces vedettes anonymes et éphémères. Plus que la révélation elle-même, ce sont donc les procédés nuançant cette révélation et le processus de dévoilement partiel qui attirent l’attention et font l’intérêt de cette rubrique. Son intérêt réside encore dans les pragmatiques liées à cette poétique du masque : réflexion sociale autour de la carnavalisation d’une société de loisirs confondant les figures du monde et du demi-monde ; pratiques prostitutionnelles – la colonne des échos devenant une vitrine où l’aspirante horizontale peut se vendre –, système de promotion du journal lui-même, et même instrument de chantage. Enfin, ces microrécits où vérité et invention s’entrelacent trouvent leur prolongement dans des recueils de portraits à clés, voire dans des fictions, abolissant la figure de la vedette pour la changer en type.

Mots clefs : Fin-de-siècle ; mondanité ; parisianisme ; prostitution ; presse.

Pt. Este artigo busca analisar um lado avesso do sistema midiático de promoção da celebridade no final do século XIX. Enquanto a imprensa, especialmente a mundana, põe em cena e em evidência personalidades da alta sociedade, um segmento dela, mais voltado para o entretenimento “de bulevar” (Angenot, 1989), oferece retratos e narrativas marcados pela máscara e pela ausência. Assim, nas colunas do *Gil Blas* ou do *Fin de Siècle*, em notícias que assumem a forma de “pequenos rumores” (Pinson, 2009), figuram os nomes das “grandes horizontais”, coexistindo com as iniciais que designam as pequenas “demi-mondaines”, ainda incipientes. Ao jogar com esse contraste e fingir segredo para melhor instigar a imaginação do leitor, essas seções recorrem a uma poética paradoxal da máscara – pois, de fato, trata-se de revelações fofoqueiras, que expõem a vida privada e até íntima dessas estrelas anônimas e efêmeras. Mais do que a revelação em si, são os recursos que a matizam e o processo de desvelamento parcial que despertam a atenção e tornam as colunas interessantes. O interesse dessa rubrica reside também nas pragmáticas associadas a essa poética da máscara: reflexão social sobre a carnavalização de uma sociedade de lazer que confunde as figuras do mundo e do “demi-mundo”; práticas de prostituição, com a coluna de fofoca se tornando uma vitrine em que a aspirante horizontal pode se vender; sistema de promoção do próprio jornal; e, inclusive, instrumento de chantage. Por último, essas micronarrativas, onde verdade e invenção se entrelaçam, estendem-se em coleções de retratos *à clef* ou até mesmo em ficções, abolindo a figura da estrela para convertê-la em tipo.

Palavras-chave: *Fin-de-siècle*; mondanidade; parisianismo; prostituição; imprensa.

En This article aims to analyse the flip side of the media system promoting celebrities at the end of the 19th century. While the press, particularly the society press, showcased and highlighted personalities from high society, a certain sector of the press more focused on ‘boulevardier’ entertainment (Angenot, 1989) offered portraits and stories characterised by masks and revelations: in the columns of *Gil Blas* or *Fin de Siècle*, “little rumours” (Pinson, 2009) circulated, mingling those from the aforementioned high society with those on the fringes who had not yet made their mark. Playing on this contrast, feigning secrecy to better stimulate the reader’s imagination, this column employed a paradoxical poetics of the mask – for these are indeed gossipy revelations, unveiling the private, even intimate lives of these anonymous and ephemeral stars. More than the revelation itself, it is the techniques used to nuance this revelation and the process of partial unveiling that attracted attention and made this column so interesting. This interest still lay in the pragmatics linked to this poetics of the mask: social reflection on the carnivalisation of a leisure society that mixes the figures of high society and the *demi-monde*; prostitution practices – the rumour column becoming a showcase where those with aspirations can sell themselves –; a system for promoting the newspaper itself; and even an instrument of blackmail. Finally, these micro-narratives, in which truth and invention intertwine, found their extension in collections of featured portraits, or even in fiction, abolishing the figure of the star and transforming it into a type.

Keywords: End of the century; high society; Parisianism; prostitution; press.

Es Este artículo pretende analizar otra cara del sistema mediático de promoción de la estrella a finales del siglo XIX. Allí donde la prensa, especialmente la mundana, pone en escena y de relieve a personalidades de la alta sociedad, un sector de la prensa más orientado hacia las diversiones “de bulevar” (Angenot, 1989) ofrece retratos y relatos caracterizados por la máscara y la ausencia: en las columnas del *Gil Blas* o del *Fin de Siècle*, en medio de noticias que toman la forma de “pequeños rumores” (Pinson, 2009), cohabitan los nombres altamente mencionados de las “grandes horizontales” y las iniciales que designan a pequeñas *demi-mondaines* aún no consagradas. Al jugar con este contraste y simular secreto para estimular de mejor manera la imaginación del lector, este sector pone en práctica una poética paradójica de la máscara, pues se trata efectivamente de revelaciones chismosas, que desvelan la vida privada, e incluso íntima, de estas estrellas anónimas y efímeras. Más que la revelación misma, son los métodos que matizan esta revelación y el proceso de desvelamiento parcial los que atraen la atención y constituyen el interés de este sector. Su interés reside también en las pragmáticas vinculadas a esta poética de la máscara: reflexión social en torno a la carnavalización de una sociedad de ocio que confunde las figuras del mundo y del *demi-monde*; prácticas prostibularias –la columna de chismes convertida en una vitrina donde la aspirante a “horizontal” puede venderse–, sistema de promoción del propio periódico, e incluso instrumento de chantaje. Finalmente, estos microrrelatos donde verdad e invención se entrelazan encuentran su prolongación en recopilaciones de retratos en clave, e incluso en ficciones, aboliendo la figura de la estrella para transformarla en arquetipo.

Palabras clave: Fin de siglo; mundanidad; parisianismo; prostitución; prensa.